ÉTUDES FRANÇAISES

fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

SIXIÈME CAHIER

RICHARD P. HOLBROOK

Études et Aventures Patheliniennes

RÉGIS MICHAUD

L'étudiant et le scholar

FRANK L. SCHALL

« Littérature comparée » et « Littérature générale » aux Etats-Unis

PC
2025
.E8
no.6

15 Novembre 1925

Société d'Édition " LES BELLES LETTRES "
95, Boulevard Raspail
PARIS

JUN 18 1970

3 0081 011 525 510

JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES

NASHVILLE TENNESSEE

PC
2025
.E8
no.6

588939

21-24

ÉTUDES FRANÇAISES
fondées sur l'initiative de la
Société des Professeurs français en Amérique

SIXIÈME CAHIER

RICHARD P. HOLBROOK

Études et Aventures Pathéliniennes

RÉGIS MICHAUD

L'étudiant et le scholar

FRANK L. SCHALL

« Littérature comparée » et « Littérature générale » aux Etats-Unis

15 Novembre 1925

Société d'Édition " LES BELLES LETTRES "
95, Boulevard Raspail
PARIS

Déjà parus :

Gustave LANSON

MÉTHODES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

1er Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 56 pages.

Henry BARGY

DESCRIPTION PHONÉTIQUE
DU PRÉSENT DU VERBE

2e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 40 pages.

Eugène FREY

QUELQUES REMARQUES SUR L'ENSEIGNEMENT
DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE
DANS LES CLASSES

3e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 60 pages.

Gilbert CHINARD

PENSÉES CHOISIES DE MONTESQUIEU

4e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 88 pages.

Albert BÉDÉ et Jean LE BAIL

ANATOLE FRANCE
VU PAR LA CRITIQUE D'AUJOURD'HUI

5e Cahier des *Études Françaises.* — In-8° de 66 pages.

JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES

PC
2025
.E8
no. 6
588939

A NOS LECTEURS

La publication « *Études Françaises* » n'est pas, à proprement parler, une revue, mais une série de « cahiers », qui permettront un échange de vues et d'informations entre les linguistes, les historiens et les professeurs de langue, de littérature et de civilisation françaises de tous les pays; ils s'imprimeront en français parce que le français est nécessairement la langue que peuvent lire et écrire tous ceux qui s'occupent d'études françaises, sans distinction de nationalité.

Ils sont un appel à la camaraderie des divers ordres d'enseignement : ils se proposent, par la collaboration généreuse de l'enseignement supérieur, la pénétration de la vérité philologique ou historique à tous les degrés des études françaises. Ils n'ont aucune couleur religieuse, nationale ou pédagogique; mais ils seront, aussi hardiment qu'impartialement, à la disposition des novateurs pour la poursuite de réformes universitaires ou scolaires qui intéressent la formation du jugement ou de l'esprit scientifique.

La publication est imprimée à ses propres frais : elle ne dépend donc d'aucun éditeur. L'élasticité de son mode de publication par « cahiers », à dates facultatives, lui permet de collaborer avec les revues existantes par l'impression en commun d'articles importants en vue de leur diffusion internationale. Elle a un Secrétariat à New-York et un à Paris, pour la préparation rapide et indépendante de fascicules soit en Europe soit en Amérique. Elle n'est américaine que par ses origines et française que de langue : elle est internationale et scientifique. Elle sollicite la formation spontanée de groupes de collaborateurs qui, sous leur responsabilité littéraire, prennent l'initiative de composer des « cahiers » utiles aux études françaises.

Centre de rédaction de Paris

Linguistique : J. Vendryès, Professeur à l'Université de Paris.
Littérature : Paul Hazard, Professeur au Collège de France.
Civilisation : A. Demangeon, Professeur à l'Université de Paris.

Centre de rédaction de Californie

Régis Michaud Richard T. Holbrook
Franck L. Schoell
Professeurs à l'Université de Californie

Comité de coordination des Centres de rédaction des États-Unis et du Canada

(Comité de New-York)

André Morize (Harvard University), Président de la Société des professeurs français en Amérique, *ex officio*.
Earle B. Babcock (New-York University).
Melvin E. Bassett (Princeton University), Trésorier.
Henry Bargy (Hunter College of the City of New-York).
Louis Cons (Princeton University).
Henry Dupont, Secrétaire pour l'Amérique du Nord.

Secrétariat

Secrétaire général :

Jean Bonnerot
Rue de Cluny, 3
Paris (V^{e}), France

Secrétariat pour l'Amérique du Nord :

Henry Dupont
Hunter College of the City of New-York, 68th Street and Park Avenue, New-York City, U.S.A.

ASSOCIATION
DES ÉTUDES FRANÇAISES

TRÉSORIERS

Pour l'Amérique du Nord :

MELVIN E. BASSETT
Princeton University
Princeton, New Jersey
U. S. A.

Pour l'Europe :

MARCEL MORIZE
MORGAN, HARJES et C^ie^
14, place Vendôme
Paris (I^er^) France

ÉTUDES FRANÇAISES

Fondées sur l'initiative
de la Société des Professeurs français en Amérique

Sixième Cahier — *15 Novembre 1925*

I

ÉTUDES ET AVENTURES PATHELINIENNES

(*Confessions d'un philologue*)

PAR

RICHARD P. HOLBROOK

Le 25 décembre 1903, je reçus une lettre m'invitant à traduire, pour le National Arts Club de New York, en vue d'une prochaine représentation théâtrale, une pièce que jusqu'alors, étant encore assez jeune, je n'avais lue que très superficiellement, quoiqu'il s'agisse du chef-d'œuvre intitulé *Maistre Pierre Pathelin*. J'acceptai volontiers cette invitation, et c'est ainsi que commencèrent non seulement des recherches philologiques variées, mais encore certaines « aventures » dont je parlerai dans le présent article.

Ici, cependant, il vaut mieux intercaler quelques « observations » qui, je l'espère, n'échapperont pas

aux yeux de certaines personnes que désappointe ma lenteur, qui parfois m'ont demandé (en certaines occasions, avec une nuance d'ironie!) quand mes études sur *Pathelin* seront achevées, si je ne les ai pas encore suffisamment approfondies, etc. Il est vrai, en effet, que ces études m'occupent depuis presque vingt-deux ans, mais elles ont été si souvent interrompues! — interrompues par d'autres études et par la composition des différents livres qui en sont résultés, interrompues par tous les devoirs d'un enseignement d'au moins dix heures par semaine, interrompues aussi par la Guerre et par tant d'autres choses encore; mais « revenons à ces moutons ».

« S'il est un texte dont les amateurs de l'ancienne littérature française attendent avec impatience une édition critique, c'est assurément la farce de *Pathelin*; mais jusqu'ici les philologues capables de mener à bonne fin un tel travail ont reculé devant la difficulté de la tâche ». En 1903 je n'avais pas pu lire cette affirmation d'Émile Picot, car sa préface à la reproduction en fac-similé de l'édition de Marion Malaunoy ne parut qu'en 1905, et je ne songeais guère, en décembre 1903, ni au nombre ni à la complexité des problèmes que j'allais affronter. Je promis donc, dans la témérité de mon ignorance, d'achever ma traduction « dans trois semaines, environ ». Au bout de ces « trois semaines » elle n'était encore qu'un brouillon, et trois mois après on dut jouer je ne sais quelle autre

pièce. En un mot, j'avais trouvé Godefroy, Cotgrave et tous les autres dictionnaires insuffisants, mais la vieille farce devenait de plus en plus attrayante non seulement à cause de l'humour qui y abonde et de son objectivité psychologique, mais encore comme document du français parlé au moyen âge, et je dis « au moyen âge » parce que j'ignorais non moins la date de sa première apparition que le vrai pays de son origine et le nom de son auteur — autant de découvertes à faire!

Au lieu d'aller passer l'été de 1904 dans une ville d'eaux canadienne, emportant mon Génin, mes paquets de fiches, etc., je m'embarquai pour l'Angleterre et la France, où je trouverais au moins quelques-unes des anciennes éditions gothiques dont parlent les bibliographes (Claudin, Brunet, Petit de Julleville, etc.) ainsi que certains manuscrits, et en même temps les plus anciennes formes connues d'autres pièces médiévales que je n'avais encore vues que dans des éditions modernes faites, trop souvent, par des gens qui (comme « le bibliophile Jacob », par exemple) se souciaient peu de méthodes précises, et qui en effet, ont mutilé, plutôt qu'édité, un grand nombre de textes dont on n'a pas encore publié des éditions correctes. Mais il faut revenir à mes « aventures ».

Un jour que je travaillais au British Museum, dans la grande *Histoire de l'Imprimerie en France* d'Anatole Claudin, je trouvai une note qui me mit, à mon insu, sur la seule piste qui pût m'amener

à la meilleure de toutes les découvertes possibles dans mon pèlerinage. Claudin mentionnait deux éditions de *Pathelin*, en caractère gothiques, appartenant au baron James de Rothschild. Désirant voir *toutes* les éditions de mon texte, je montrai la note à M. Pollard, qui eut la bonté d'écrire immédiatement à M. Claudin, dont la réponse très prompte me remplit de joie. Si M. Holbrook, disait-il, tenait à voir les deux éditions mentionnées dans la note en question, il n'aurait qu'à s'adresser à M. Émile Picot, bibliothécaire de M. le baron de Rothschild, mais ne vaudrait-il pas mieux que M. Holbrook essayât de voir la première édition de *Pathelin* qui était, encore peu de temps auparavant, entre les mains du libraire Édouard Rahir? La première édition! mais voilà précisément ce qui me serait indispensable pour le texte critique que je projetais maintenant depuis quelques mois, et je pourrais étudier en même temps les manuscrits.

Deux jours plus tard, j'avais traversé la Manche et avais montré la lettre de M. Claudin à M. Rahir (Passage des Panoramas), qui me fit un accueil chaleureux.

— Oui, me dit-il, il est vrai que je possédais le *Pathelin* de Le Roy, mais je l'ai vendu il y a deux ans; cependant j'écrirai tout de suite à mon client qui, je crois, n'hésitera pas à vous le laisser examiner ici. En attendant, je vais vous montrer une autre vieille édition que vous n'avez peut-être jamais vue.

Un instant plus tard, j'examinais le *Pathelin* de Pierre Le Garon, imprimé peu avant 1500, le seul exemplaire connu, comme l'est aussi celui de chacune des six ou sept autres éditions les plus anciennes de notre farce.

— Voudriez-vous acheter ce livre? me demanda M. Rahir.

— A quel prix?

— Trois mille cinq cents francs.

— Si vous m'aviez dit « trente-cinq francs », lui répondis-je, ou même, « trois cent cinquante », je n'aurais pas hésité.

— Alors, pas de preneur?

— Non, monsieur.

— Eh bien, je vous le prêterai et vous pourrez l'étudier à votre aise sur la grande table d'en haut en attendant l'arrivée de votre Le Roy. M. Francis veillera à ce que rien ne vous manque.

Le lendemain, ayant écrit à son « client », M. Rahir partit en vacances; je m'installai avec mes cahiers à la « grande table », entourée d'une magnifique bibliothèque ne contenant que des livres rares dont les belles reliures formaient une sorte de tapisserie autour de moi. Je me mis à étudier le *Pathelin*, ou plus exactement le « Pachelin », Imprimé *à // Paris par Pierre le Caron // imprimeur demourāt à Paris // a lenseigne de la rose en la // rue de la iuifrie ou a la grāt // porte du palais*. M. Francis veilla bien à ce que rien ne me manquât, et bientôt mes études, non seulement de l'édition de Le Caron,

mais encore d'une vingtaine d'autres vieilles éditions que j'examinais à la Bibliothèque Nationale et ailleurs, avaient commencé à l'intéresser lui aussi : j'avais tant de mystères à dévoiler en démêlant la vraie filiation de tous ces vieux bouquins, dont beaucoup ne contenaient ni date ni nom d'imprimeur; ce fut pour moi un travail de détective, puis ce fut aussi une sorte de drame dans lequel chaque découverte constituait une scène ou me révélait quelque nouveau mystère.

Trois ou quatre jours après le départ de M. Rahir, M. Francis reçut et me lut la réponse du « client », c'est-à-dire de M. Albert Rosset de Lyon, qui nous annonçait que dans une quinzaine de jours il serait de retour chez lui et qu'il aurait beaucoup de plaisir à envoyer à la librairie de M. Rahir son exemplaire du *Pathelin* de Le Roy. J'avais tant compté voir ce livre, j'avais été si sûr de pouvoir l'examiner et d'en faire une copie, que cette nouvelle me bouleversa. Que pourrais-je faire? Quand même le livre arriverait à la date nommée, comment pourrais-je l'examiner et en faire une copie exacte? — car il ne fallait pas songer à une reproduction photographique. Dans quinze jours je devais être en pleine mer, en route pour l'Amérique; je serais forcé, par conséquent, de quitter la France sans avoir vu cette première édition, ou bien il me faudrait partir plus tard sur un autre bateau, tout en courant le risque, dans ce cas aussi, de ne pas la voir, car M. Rosset, ne connaissant ni moi ni mes

obligations, se trouverait dans la nécessité, peut-être, de retarder l'envoi de son livre. M. Francis répondit discrètement à cette lettre si innocemment décourageante, et moi j'écrivis immédiatement à la White Star Line, qui réussit à me trouver une cabine, presque deux fois plus coûteuse que l'autre, sur un bateau qui partirait huit jours plus tard. Et je repris mon travail, un travail rempli d'inquiétude, car tout pourrait échouer quand même. Enfin, après une semaine d'attente anxieuse, je confiai toute cette histoire à une certaine dame pleine de talent comme de bon sens, car c'est elle qui avait composé une valse célèbre et c'est elle qui me conseilla d'écrire directement à M. Rosset. Le ton sobre que je tâchai de donner à ma lettre dut émouvoir ce bibliophile généreux, car vingt-quatre heures plus tard je recevais une dépêche : « Exemplaire Pathelin expédié chez Rahir aujourd'hui. » Comme je l'appris par la suite, pour me rendre ce service M. Rosset avait dû faire un voyage de soixante kilomètres ou plus. C'est avec un plaisir qui ressemble à celui d'autrefois que je lui exprime encore ma reconnaissance. J'ajoute, entre parenthèses, que deux autres personnes, à qui le sort ou leur argent a permis de posséder d'autres exemplaires uniques de *Maistre Pierre Pathelin*, se sont souciées beaucoup moins des progrès de la science philologique; je dis ceci à regret, mais sans rancune.

Grâce à la courtoisie de M. Rosset, le *Pathelin*

imprimé par Guillaume Le Roy en 1485 ou 1486 acheva sain et sauf son voyage du mois d'août 1904 en parvenant à la librairie de M. Rahir, et, en travaillant sans relâche depuis neuf heures du matin jusqu'à l'heure de la fermeture, je réussis à faire, en trois jours, une transcription diplomatique *presque* exacte de la plus ancienne forme connue de la farce de *Pathelin* et, en même temps, j'eus le plaisir de résoudre encore un attrayant problème; je le résolus correctement, quoique par une méthode moins sûre que celle que M. Rosset (à qui j'avais soumis un article sur ce problème) me montra quelques mois plus tard.

« L'exemplaire découvert par Méon [après 1802] était incomplet de cinq feuillets * * *; vers 1830 », ajoute Picot dans sa préface au fac-similé, « Coppinger fit exécuter à la plume, non pas d'après un original qu'il n'avait pu trouver, mais d'après les éditions de Germain Beneaut [1490] et de Pierre Levet [1489], sans suivre exactement ni l'une ni l'autre, des imitations destinées à combler les lacunes. » Or, les bibliographes n'étaient pas d'accord sur ces lacunes. « D'après les uns, il ne manque à l'exemplaire que les feuillets 8 (*aviij*), 37 (*fi*), 43 (*fvij*) *et* 44 (*fviij*); d'après d'autres, il aurait perdu 9 feuillets. » Je découvris qu'il y manque cinq feuillets, et voici comment je fis cette découverte, qui me révéla, bien entendu, quelles parties du texte il faudrait emprunter à d'autres textes — en réalité à celui de Pierre Levet qui, comme je l'appris quelques mois

après, reproduit très fidèlement le *Pathelin* de Le Roy, qui fut sa source directe.

Les yeux fermés (la science ne tolère aucune tricherie!), je passai les doigts sur chacun des 44 feuillets de l'édition de Le Roy, prenant note de ceux dont l'épaisseur ou la texture me semblait différente. Il y en avait cinq. Puis, je répétai ce procédé, mais en sens inverse; je retrouvai les mêmes feuillets.

La méthode que M. Rosset me communiqua après avoir lu ma description manuscrite de cette expérience était plus simple et tout à fait sûre, et en voici son explication, contenue dans une lettre du 12 octobre 1905 :

« Je suis allé, il y a quelques jours, à Lyon, chercher mon précieux volume, pour comparer avec mes remarques les indications que vous me donnez sur les pages refaites.

« Je suis tout à fait d'accord avec vous sur les pages contrefaites; j'ai comparé le papier avec celui des autres pages; ce n'est pas le même.

« Naturellement les caractères ayant été imités à la plume sont facilement reconnaissables pour être faux. »

Voilà un point sur lequel ni moi ni d'autres bibliographes (par exemple, Brunet) ne sommes évidemment de l'avis de M. Rosset; c'est là une impression par trop personnelle, et la preuve qu'elle est trop « personnelle », c'est que si l'on ouvre au hasard le fac-similé photographique (publié après

octobre 1905) et qu'on demande successivement à plusieurs personnes différentes (en cachant l'indication marginale « *imitation moderne* » et en montrant tantôt deux pages contrefaites, tantôt deux pages originales, tantôt une page originale et une page contrefaite en même temps), « Laquelle de ces deux pages est contrefaite? », A. dira « Celle-ci », quoique toutes les deux soient authentiques!, tandis que B. dira « Celle-là », quoique toutes les deux soient contrefaites, etc. Mais venons à la preuve définitive :

« De plus », continue M. Rosset, « le papier étant un peu plus épais que l'ancien, et le *foulage* ayant manqué, le verso des pages contrefaites ne laisse pas apparaître les caractères imprimés au recto, puisqu'il n'y a pas eu de foulage ou pression sur le papier par la presse de l'imprimeur. »

Voilà la preuve concluante et la vérification définitive qu'il fallait dans ce cas; mais il y avait beaucoup d'autres problèmes à résoudre, c'est-à-dire de découvertes à faire, et, à mon sens, la philologie (comme les sciences dites « naturelles ») ne doit viser à d'autre but que celui-là; en un mot, le seul objet légitime de toute étude philologique est la recherche de la vérité, si intéressantes ou si fertiles que puissent être les conjectures ou les simples impressions subjectives à l'esprit du philologue; mais quels étaient et quels sont quelques-uns des autres problèmes à résoudre, quelques-unes des autres découvertes à faire, dans le cas de *Pathelin*?

D'abord il fallait démontrer que tel texte de cette farce en est le plus ancien connu, c'est-à-dire celui qui nous rapproche plus que tout autre du manuscrit de l'auteur, car (en général) chaque fois qu'on copie un texte, on y introduit des erreurs, et ces erreurs s'accumulent de manuscrit en manuscrit ou d'imprimé en imprimé, à moins que le scribe ou l'imprimeur ne s'avise de reproduire quelque forme ancienne (comme l'a fait Galiot du Pré, 1532, en reproduisant Levet), en sorte qu'il existe enfin toute une famille de textes (souvent sans lieu ni date) dont le philologue doit démêler la vraie généalogie. Or, la plupart du temps, ce sont justement les erreurs (fautes de copie, fautes d'impression), devenant de plus en plus nombreuses, qui lui permettent d'établir la série. Mais il y a d'autres moyens encore. Par exemple : En parlant de l'édition de Pierre Levet, M. Picot a dit : « Cette édition doit être postérieure à celle de *Beneaut*, puisque l'un des bois au moins est une copie évidente d'une des figures employées par celui-ci. » D'après Picot, ce bois, dans Levet, est *retourné*. L'omission par Beneaut d'un vers entier (179) et d'autres fautes grossières, beaucoup plus nombreuses dans Beneaut, suffisent à elles seules pour démontrer que la déclaration de Picot est insoutenable, mais j'ai pu prouver aussi non seulement que, n'ayant ni exactement les mêmes dimensions, ni exactement les mêmes lignes, les deux gravures empruntées furent tirées sur d'autres planches, mais encore que

le fait d'être retourné n'empêche nullement un *bois* d'être original, car, depuis les origines de la gravure sur bois on rencontre des centaines de spécimens où l'on voit, par exemple, tout un groupe de musiciens qui pincent les cordes de leurs luths de la main gauche, et ainsi de suite.

Autre découverte intéressante : L'édition Levet de *Pathelin* ne porte aucune date ; néanmoins, elle offre un moyen de déterminer cette date avec une assez grande exactitude. « Le frontispice de cette édition [je cite ici mon *Étude sur Pathelin*, pp. 10-11] est la marque d'imprimeur de Pierre Levet : un cœur blanc contenant les initiales P (E) L et surmonté d'une croix (c'est-à-dire d'un T), etc., le tout encadré. Au-dessus, on lit le titre : *Maistre pierre pathelin*. C'est cette marque qui permet de dater cette édition. Elle a comme *terminus a quo* le 20 octobre 1489, car ce jour-là Levet acheva d'imprimer sa seconde édition du *Blason de faulses amours* (voir le colophon), et dans cette seconde édition du *Blason* sa marque, presque intacte dans l'édition de 1486, montre une mince raie blanche qui prouve que le bois même était fendu du sommet de la croix jusqu'à un point situé à quatre millimètres du bord supérieur de la planche. Dans le *Villon* de Levet, daté (1489), et dans son *Pathelin*, cette raie arrive jusqu'au bord, et certaines autres cassures moins frappantes s'y montrent, quoique ces défauts et d'autres visibles sur cette marque réimprimée ne révèlent pas avec certitude si Levet a imprimé son

Villon avant son *Pathelin*, ou vice versa. La marque me paraît un peu plus usée dans le *Villon* que dans le *Pathelin*, ce qui me porte à croire que le *Pathelin* précéda et qu'il fut imprimé, par conséquent, vers la fin de novembre 1489 (1) ; mais la date certaine (*après* le 20 octobre) est assez précise comme *terminus a quo*. Notre *terminus ad quem* est fixé par la date imprimée à la fin de l'édition de Germain Beneaut (ou Bineaut) : le 20 décembre 1490. »

Une autre recherche indispensable m'a permis de découvrir et de démontrer que le plus ancien manuscrit connu de *Pathelin* (voir *Romania*, janvier 1920, pp. 84-108) est en réalité une copie directe de l'édition Levet; une autre encore m'a révélé que trois manuscrits que certaines personnes avaient crus anciens ne sont que de grossiers remaniements de notre farce, faits d'après des éditions identifiables imprimées au XVI[e] siècle. En outre, une série de comparaisons extrêmement minutieuses (mais pleines de charme pour le philologue!) m'ont rendu possible de démêler la filiation de presque tous les textes imprimés accessibles, depuis celui de Guillaume Le Roy (1485 ou 1486) jusqu'à celui du « bibliophile Jacob » (1859), emprunté sans le moindre aveu à celui de Génin (1854), qui, malgré son manque de méthode et ses bavardages, méritait

(1) Dans son compte rendu de mon *Étude sur Pathelin* (*Romania*, juillet-octobre 1919 (p. 544), M. Lucien Foulet ose être encore plus précis que moi, car il dit que j'arrive « à dater exactement cette édition précieuse (entre le 1[er] novembre et le 20 décembre 1489) ».

la reconnaissance de tous ses lecteurs, y compris le « bibliophile » en question, au lieu d'être la cible unique de nombreux brocarts qu'on rencontre dans les Notes de ce plagiaire !

Comme aucune comédie composée dans une langue moderne avant l'avènement de Shakespeare n'a été transmise (et estropiée !) dans autant de manuscrits et d'éditions imprimées que *Maistre Pierre Pathelin*, plus ou moins métamorphosé cinquante fois ou davantage, on pense bien que cette tâche bibliographique a été forcément longue, et l'on pardonnera à l'homme qui l'a entreprise de ne l'avoir pas encore tout à fait achevée ; pourtant, le travail qui reste à faire ne concerne que des détails, car nous savons, enfin, quelles sont les seules sources qui doivent servir de base à une édition critique. Mais déjà on peut étudier la vieille farce dans une forme authentique, précédée d'une Introduction qui résume ou signale tout ce que les meilleures recherches anciennes et récentes nous apprennent sur cette farce et sur le genre littéraire dont elle est le plus bel exemple ; suivie de certaines Notes indispensables, ainsi que de toutes les Variantes essentielles, et terminée par un Glossaire qui définit tout ce que nos connaissances actuelles nous permettent de définir dans un texte que déjà certains lecteurs du XVI[e] ont trouvé assez difficile et que 460 ans d'évolution linguistique ont obscurci, naturellement, encore davantage pour les lecteurs mo-

dernes (1). Heureusement, grâce aux études de plusieurs spécialistes, presque tous les problèmes dont ce texte fourmillait encore en 1904, et même après cette époque, ont été résolus; cependant, une édition critique complète de *Maistre Pierre Pathelin* reste à publier, car il nous faut un commentaire bien nourri de pièces justificatives, un glossaire qui permette aux gens les plus exigeants d'étudier avec la moindre perte de temps possible le style même de cette farce; il faut également une introduction assez détaillée sur l'origine de *Pathelin*, sur le dialecte qu'on y trouve, sur l'intrigue (l'art dramatique de l'auteur, sa « psychologie » dans le traitement de ses personnages), sur divers aspects de la vie et des mœurs du moyen-âge, sur l'histoire de *Pathelin* après sa première apparition, etc. Mais revenons pour un instant à mes « aventures ».

Pendant que je travaillais à la librairie de M. Rahir, l'idée me vint qu'avant de quitter Paris il fallait voir jouer *Maître Pathelin*; j'eus vite fait d'écrire à M. Jules Claretie une lettre dont voici la teneur : Sachant que la célèbre farce en question figurait au répertoire de la Comédie-Française, je me demandais si par hasard on allait l'y jouer avant telle date, et je lui nommais presque le der-

(1) Voir *Maistre Pierre Pathelin : farce du XV^e^ siècle, éditée par Richard T. Holbrook,* c'est-à-dire ma « petite » édition critique, qui a paru en juin 1924 (chez Champion, 5, quai Malaquais, Paris) et qui est le 35^e^ volume de la série des « Classiques Français du Moyen-Age, publiée sous la direction de Mario Roques ».

nier soir de mon séjour à Paris. Trois jours après l'envoi de ma lettre (*post hoc, propter hoc*?), toutes les colonnes Morris portaient une affiche jaune annonçant une représentation de *Pathelin* pour la veille même de mon départ. Si loin que soit la version Fournier (1872) d'avoir gardé l'humour et la verve de sa source médiévale, elle a de bonnes qualités et, peut-être encore davantage pour l'audacieux auteur de la lettre adressée à Jules Claretie que pour les autres auditeurs, ce fut un véritable privilège et un rare plaisir de voir jouer cette version (l'original n'aurait été ni prononçable ni intelligible, si on avait pu le prononcer!) par le célèbre Got et d'autres acteurs doués. Après chaque tombée du rideau, j'écrivis dans un cahier certaines notes dont une forme abrégée fut publiée l'année suivante (1905) dans la préface de la première traduction de *Pathelin* en anglais (pp. XVII-XIX) : « The Stage-setting of the Comédie-Française (with some Stage-directions) ». Cette traduction (soit dit entre parenthèses) est très loin d'avoir le naturel et la fluidité qui distinguent la farce composée, apparemment, par ce merveilleux versificateur qu'est Guillaume Alexis (1) ; mais neuf ans plus tard, la première édition ayant été épuisée, je pus en publier une forme revisée (1914) qui vaut un peu mieux et qui, avec mon autorisation ou autrement, a été le texte

(1) Sous peu de temps, M. Louis Cons va publier un livre dont le but principal sera de démontrer que c'est à Guillaume Alexis qu'on doit la farce de *Pathelin*.

employé par différentes troupes sur des planches de plusieurs théâtres américains (1).

Si le vrai auteur de *Pathelin* pouvait revenir à cette vie, combien il serait étonné d'apprendre qu'on lit et qu'on joue sa pièce dans une langue aussi inintelligible, pour lui, que l'étaient les *divers langaiges* de son avocat pour le pauvre drapier! qu'on la lit et la joue et la goûte (même qu'on en fait des éditions critiques) dans un pays dont personne ne lui avait jamais parlé! Et combien serait grand le plaisir d'un de ses plus fidèles admirateurs de pouvoir inviter le « bon moine » à faire quelques promenades en auto, avec d'autres pathelinistes de ses amis, tout en causant de sa bonne petite farce et d'autres chefs-d'œuvre! A coup sûr, après s'être renseigné un peu, il pourrait révéler certaines choses que, sans son secours, nous ne saurons jamais, et en quelques semaines, il pourrait dicter à une dactylographe suffisamment érudite au moins certains chapitres essentiels qui feraient de n'importe quelle édition critique un des livres les plus attrayants qu'on ait jamais lus! En même temps, sans doute, il rendrait inutiles certaines recherches passées et futures. Le fait est qu'il ne révélera jamais autre chose que ce qu'on peut apprendre dans ses œuvres et qu'une édition critique « complète » de son chef-d'œuvre exigera encore non seulement quelques

(1) Et récemment M. André Ferrier m'a invité à faire pour son théâtre (La Gaieté-Française, à San-Francisco) une traduction en français, mais non pas en vers!

recherches, mais aussi ce genre de travail qui s'impose à tout auteur.

« C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule. » Or métier veut dire méthode, et méthode veut dire tant de choses : adoption et adaptation des meilleurs systèmes de recherches déjà connus, découverte ou invention de systèmes nouveaux, économie de temps et d'argent : enfin et toujours, un désir très vif d'apprendre la vérité sur chaque détail, si menu soit-il, et un enthousiasme qui doit durer jusqu'au dernier coup, car, si l'enthousiasme se lasse, l'œuvre s'en ressentira, et le lecteur s'apercevra de la fatigue de l'auteur.

Voilà, en grande partie, pourquoi l'édition « complète » de cette petite farce médiévale — si petite pour le lecteur ordinaire, si longue pour celui qui voudrait la comprendre et la faire comprendre en son entier — est déjà depuis plus de vingt ans sur le chantier, car, bien des fois, le présent éditeur critique s'est arrêté pour se rafraîchir en étudiant quelque autre chose toute différente par son sujet et sa période : un problème de phonétique, de bibliographie, des écrits « chiffrés », et cent autres questions encore, sans compter toute la routine ou tous les travaux agréables qui constituent la vie d'un professeur et qui le mènent (non pas toujours trop « doucement », Ombre de Plantin!) à ce repos que, plus il s'en approche, plus il voudrait le voir s'éloigner!

Si l'on veut faire une pendule, on doit en avoir

déjà démonté une, ou plusieurs, et avant d'entreprendre la manufacture d'un texte critique avec tout ce qui l'accompagne, il vaut mieux avoir essayé de le démonter — c'est-à-dire d'avoir traduit (au moins, provisoirement !) le texte original. Ici l'art suit une connaissance aussi précise que possible du texte en question ; on a même le droit, ce me semble, de *publier* sa traduction, quitte à corriger ses peccadilles lorsqu'on arrivera aux dernières retouches de l'œuvre qui est, ou doit être, encore plus chère à l'esprit du *scholar* qu'à celui du traducteur. Savoir traduire correctement, c'est aussi comprendre, et la traduction d'un texte comme *Pathelin*, composé en 1464 dans un français dont le style jadis familier n'est que rarement caché ou détruit par le rythme ou la rime, soulève des problèmes innombrables. Dès l'abord, on commence à s'apercevoir qu'un tel texte entraînera l'étude minutieuse de centaines d'autres et la lecture, souvent vaine, de tant de pages d'ouvrages philologiques dans l'espoir d'y trouver des solutions de tant de questions difficiles : la phonétique du XV^e^ siècle (pour vérifier, par exemple, la versification de vers douteux), la syntaxe (est-elle en tel cas « authentique » ? et quel en était le style ? — familier ou soutenu ?), le caractère des tribunaux, la vie des avocats, la valeur relative des monnaies, l'identité de l'auteur.

Tout cela mène bien loin si l'on approfondit son travail, et ce travail devient compréhensif, élargis-

sant malgré lui ou à son grand plaisir tout l'horizon intellectuel du *scholar*, et montrant continuellement combien la vérité est belle et quelle est la joie d'avoir pu ajouter au moins quelque chose à la somme des connaissances qui enrichissent la vie, quand même il ne s'agirait que de la sienne ou de celle d'un petit nombre de gens séparés souvent par des continents ou des océans mais liés par leurs études communes. Le charme de toutes ces choses en compense amplement les ennuis et les fatigues — et les fiches s'accumulent! Tel gros volume n'en fournit qu'une vingtaine (dont dix à jeter plus tard au rancart!), tel autre en fournit une centaine de vrais trésors — au point de vue du philologue. Aussi n'a-t-on pas ses « classeurs à feuilles détachées » contenant tel brouillon de chapitre, telle solution de tel ou tel problème, telle lacune à combler? Puis, on a tant de mémentos pour qu'aucun point essentiel ne soit oublié, et il faut tant de soins pour que rien d'important, se glissant derrière un livre ou emporté par un courant d'air, ne s'égare. Il faut aussi tant de concentration pour tout citer correctement d'emblée, avec des (*sic*) et je ne sais quoi encore, afin de ne pas être forcé plus tard de tout revérifier — corvée extrêmement désobligeante qui peut aisément compromettre la valeur de l'œuvre tout entière. Et qu'y a-t-il de plus fâcheux pour le lecteur qui tient à contrôler certaines citations, ou certaines affirmations, que de rencontrer « plusieurs faux renvois »? — des renvois fort intéressants

pour *lui*, mais qui doivent se trouver dans quelque autre tome, des renvois à tel livre qui n'existe nulle part ou qui ne peut être consulté que dans deux ou trois bibliothèques (à Paris ou à Londres, ou peut-être à Pasadena) que l'éditeur (« ce sacré éditeur », ce « gâcheur d'ouvrage », etc.) ne s'est pas donné la peine de nommer?

Pour avoir une bonne collection de fiches il faut posséder une mémoire tenace; en un mot, il faut posséder son texte, le savoir presque par cœur, car, outre toutes les difficultés évidentes au premier abord, en dépouillant d'autres textes on fait parfois des découvertes surprenantes qui prouvent, par exemple, que tel passage qu'on avait trouvé aussi clair que du français moderne n'a point le sens qu'on y avait vu, ou bien peut avoir en même temps deux ou trois sens différents dus à la négligence de l'auteur ou de son temps; ou bien il peut s'agir aussi (et dans les farces médiévales cela arrive souvent) d'une équivoque voulue. Témoin, pour *Pathelin*, les vers suivants cités exactement comme les imprime Le Roy :

GUILLEMETTE

Auant mon ami en ce point 88
quel que soit en sera couuert

PATHELIN

Jacheteray ou gris ou vert 90
et pour ung blanchet guillemette
me fault .iii. quartiers de brunette
ou une aulne

GUILLEMETTE

He dieu quel marchant 96
pleust or a dieu qui ny vist goutte

PATHELIN

Enhen quel mesnaiger vous estes 184
vous nen ystriez pas de lorine
du pere. *etc.*

Mais on pourrait citer un bon quart de ce texte pour preuve de ce qu'on vient de lire. Il nous faut donc un long commentaire bien nourri de pièces justificatives qui permettent à tout lecteur de démêler pour lui-même la signification, ou les significations, que sa mentalité l'inclinera à préférer dans un cas donné. L'éditeur critique qui essaie d'*imposer* telle interprétation, sans en être sûr, se fait du tort à lui-même et, ce qui est pire, à la science.

Le but de toute étude philologique est d'être objectif, de découvrir des faits vérifiables et utiles pour ceux qui s'intéressent aux langues et aux idées qu'elles expriment — souvent d'une façon si obscure lorsqu'on a affaire à des écrits anciens; mais chaque solution constitue une découverte, et voilà justement le grand attrait de toute étude digne de ce nom, voilà aussi une récompense encore plus précieuse que toute louange et qui refraîchit l'esprit et qui le mène à continuer son pèlerinage ou ses vagabondages dans un monde si vivant autrefois qu'il a le sentiment de ressusciter.

De cent fiches qu'on accumule, la plupart ne

représenteront que des divagations ou du temps perdu ; les autres seront des clefs, ou bien, rangées par ordre chronologique ou, ce qui revient généralement au même, par ordre psychologique, ces fiches pourront révéler une évolution dans laquelle rien ne manque et quelquefois elles se trouvent être assez nombreuses, assez riches de contenu, pour entourer d'une atmosphère contemporaine les hommes et les choses qu'on a essayé de voir et de comprendre. Rien que pour cette petite farce de *Maître Pathelin*, j'ai recueilli, un peu partout, plus souvent dans des livres ennuyeux que dans des livres attrayants — car ces derniers sont aussi rares que le talent même —, des milliers et des milliers d'exemples, portant tous sur quelque locution difficile ou sur quelque coutume oubliée ou quelque pensée mal comprise, ou bien sur certains personnages depuis longtemps disparus, peut-être même à peine connus de leurs propres contemporains. Petit à petit, je les classe, toutes, méthodiquement, et enfin, pour une pièce de 1599 vers, j'aurai bientôt achevé un commentaire qu'il faudra reviser d'un bout à l'autre parce qu'il fourmillera de redites et qu'un grand nombre de mes exemples expliqueront non seulement le vers 103 mais tout aussi bien le vers 301, en sorte qu'un simple renvoi suffira. Cependant, malgré un vif désir d'être complet et exact, il restera encore des lacunes à combler et maint point obscur à éclaircir.

Or, comme la vie des autres hommes est aussi

courte que la mienne, j'ai accueilli avec plaisir l'invitation du rédacteur d'un périodique roman de publier dans ses pages plusieurs articles traitant systématiquement — c'est-à-dire, en évitant le décousu d'un véritable commentaire vers par vers — d'un assez grand nombre de problèmes linguistiques et autres d'un intérêt général, avant d'offrir à des gens dont l'approbation m'est encore plus chère que leur indulgence, et infiniment plus désirable que leurs reproches, une édition « complète » qui, sans cette démarche, pourrait bien omettre beaucoup de choses essentielles, commettre des bévues regrettables, etc., et qui, une fois sortie de l'imprimerie, devrait rester longtemps inaltérable — peut-être même pour toujours — tout en « fourmillant d'erreurs » dont une publication préalable permettra d'écarter la plupart, en même temps rendant possible un système de renvois qui réduiront sensiblement la longueur, et les longueurs, du commentaire, car il faut tenir compte des exigences pratiques, y compris le point de vue des éditeurs et ce fait capital que la vie est courte et que les philologues mêmes (moins certains spécialistes) ne pourront consacrer que quelques jours, ou quelques semaines tout au plus, à étudier un seul ouvrage, bien que ce soit un chef-d'œuvre. Sachant bien tout ceci, j'essayerai de faire une édition « complète » réduite à la quintessence, une édition critique que les savants puissent étudier presque sans quitter leurs fauteuils, en tout cas sans se deman-

der trop souvent pourquoi le présent éditeur a fait telle chose de telle façon au lieu de la faire comme ils l'auraient faite eux-mêmes, pourquoi il ne l'a pas tout bonnement omise, etc.; enfin, sans pouvoir y découvrir trop d'erreurs à me reprocher, car ce travail, quoique souvent interrompu par mes devoirs de professeur et par d'autres recherches me servant de relâche, aura été long et difficile et, après tout, je ne suis pas encore si assouvi de « gloire » que quelques éloges ne me fassent un certain plaisir (1).

Université de Californie, juin 1925.

(1) Les « articles » préliminaires dont il est question ci-dessus doivent paraître dans la *Romania* et quelques autres périodiques au cours des années 1926 et 1927. L'édition « complète » les suivra d'aussi près que possible, peut-être en 1927; elle est déjà presque achevée, mais elle manque de *fini*; d'ailleurs, comme je l'ai dit, il vaut mieux profiter de tous les renseignements et de toutes les corrections qu'on peut obtenir avant de lancer un ouvrage pareil.

II

L'ÉTUDIANT ET LE SCHOLAR (1)

PAR

RÉGIS MICHAUD

Nombre d'expressions ont envahi la langue moderne et ont fait tomber en désuétude le mot de « scholar ». Parmi les centaines de personnes qui parlent tous les jours du médecin, de l'électricien, du chimiste, du journaliste, combien y en a-t-il qui fassent mention du scholar ? Le scholar aujourd'hui, ne semblerait-il point être une espèce de fossile ? Ne serait-ce pas une sorte de vague et trop général déguisement pour un homme qui ne saurait rien être de bien précis, mais qui se contenterait et même s'enorgueillirait d'être un peu de tout ?

L'état d'étudiant a un sens exact, et les étudiants le savent bien : il s'agit pour eux de s'asseoir sur des bancs quatre années durant, de subir des épreuves, de résoudre des problèmes, de passer des examens, de faire des devoirs, de recevoir de graves conseils, de manger à la hâte, d'étudier avec dili-

(1) Traduction inédite d'une adresse prononcée à la réunion annuelle de la Société *Phi Béta Kappa* de l'Université de Californie.

gence, d'être capables de faire face dans le plus bref délai à un feu roulant de questions sur n'importe quel sujet, depuis le sanscrit jusqu'à la science vétérinaire, et enfin d'être congédiés avec un mortier et une robe noire, couleur de tant d'illusions mortes.

Cette définition désenchantée de ce qu'est l'étudiant, sinon de ce qu'il devrait être, ne surprendrait point si elle se trouvait dans les colonnes de quelque revue d'étudiants. A la vérité, privé de la société du scholar, l'étudiant semblerait bien faire piètre figure et être un individu assez à plaindre. Dépouillé de ses ailes, pour ainsi dire, ainsi que de ses plus hautes ambitions, l'étudiant pourrait bien passer, aux yeux du public, pour un bouc émissaire et un martyr. Un de mes amis s'en retournait récemment en France après avoir servi une année comme professeur dans une université de l'Est des États-Unis. Un journaliste l'aborda sur le paquebot et lui demanda ce qu'il pensait de ses élèves américains. « L'étudiant américain est un garçon superbe, répondit le professeur. Son énergie est magnifique. Il est vif, ardent, il se prend au sérieux, il se rend à l'étude aujourd'hui comme il allait hier au combat. Le monde est à lui par droit de conquête, et il prend la position d'assaut tout bonnement et de son mieux. » — « Et ensuite? » reprit le journaliste. — « Et ensuite, l'étudiant de vos universités échoue dans son attaque la plupart du temps. » — « Pourquoi donc? » — « Tout simplement parce qu'il néglige de s'y préparer par un

feu de barrage, avec de l'artillerie lourde, des masques protecteurs, des munitions et des réserves. Il marche au combat comme l'infanterie légère, à la mousquetaire, et s'il n'est pas tué sur place, il est fait prisonnier... » — « Prisonnier de quoi ? » voulut savoir le reporter. — « De votre système, de votre mécanisme américain — votre magnifique machine dernier jeu —, votre éducation hâtive, votre instruction bâclée pour hommes d'affaires, la plus rapide, la plus pressée du monde. » Et avant que le journaliste ait pu reprendre haleine, le Français lui décochait à bout portant une citation d'une pièce d'Eugène Brieux dans laquelle cet auteur dramatique bien intentionné met en scène une victime de ce qui est pour les Français le dernier mot de l'efficacité américaine, le système Taylor. Celui qui parle est un ouvrier français, quelque part en France après l'armistice, un ouvrier mécontent et révolté contre la systématisation américaine du travail :

> Rester à l'usine à être le larbin de votre mécanique. Oui, quoi? votre système, l'économie des mouvements, le rendement maximum, le taylorisme comme vous dites. Moi, j'appelle ça le *terrorisme*. Ça consiste à être devant une mécanique, et à lui obéir, à la servir... et toujours et toujours faire le même mouvement... prendre un bout de métal, le donner à la bête, en reprendre un autre, et le lui redonner, et toujours, toujours, toujours. Si vous manquez une fois, elle sonne et enregistre votre manquement. Je vous dis que c'est à devenir fou. J'ai eu envie de lui envoyer une volée de coups

de marteau. Et toc,toc,toc, toc, obéis... obéis. Tu te grattes, tu te mouches, tu penses à quelque chose. Ding ! Allez ! C'est marqué, et on le saura ce soir... on est l'esclave d'*une mécanique* ! »

(Brieux, *Les Américains chez nous*. Acte III, Scène IV.)

Ainsi parla le professeur, et le reporter répondit qu'il comprenait, qu'il avait passé par là lui-même, et que cela ne l'avait rendu ni meilleur ni pire comme journaliste. Puis, comme il avait de la lecture, il voulut savoir si le professeur était un disciple de Bergson, avec sa haine du mécanisme et du déterminisme. A quoi le Français avoua que, s'il avait à choisir entre deux maux, il opterait sans doute pour Bergson. Sur ce, le professeur français et le journaliste américain, ayant tous deux fait un peu de psychologie, entamèrent une discussion sur les différents types de dynamisme et de mobilité, discussion que j'épargnerai à mon auditoire.

Que l'étudiant américain se fourvoie, avec toute sa belle intensité, son initiative et son ardeur, ce n'est probablement pas de sa faute. Son intensité et sa diligence ne lui appartiennent pas en propre, elles font partie de notre temps, de l'ère de rapidité et de mouvement perpétuel où nous vivons. L'automobile, l'aéroplane, le cinématographe, et en dernier lieu, mais non pas des moindres, le jazz, marquent le rythme de notre siècle. La vie est mouvement. Le vivant aime à vivre, et pour prouver la vie il ressuscite le trait classique de celui qui pour prouver le mouvement se mit simplement à marcher.

De nos jours, que l'instructeur le veuille ou non, pousser de l'avant, être le premier, attraper le premier train, être constamment en marche, se maintenir dans la course, tout cela est assez naturel à la jeunesse. Malheureusement, quand nous abordons le problème des études universitaires, nous découvrons très vite que ces criterions-là ne servent plus à rien. Nous abandonnons le terrain de la quantité pour celui de la qualité; nous touchons à une sphère dans laquelle le temps et l'espace ne comptent plus; ou bien, si nous voulons avoir des résultats, il nous faut changer de vitesse. Je ne compte pas résoudre ici le problème, parce que le temps me manquerait, et parce que je ne suis pas un psychologue de profession ni un expert ès pédagogie. Mais si mes lecteurs ont la patience de se mettre à la place du journaliste dont j'ai parlé plus haut, et s'ils me permettent de me mettre à celle du professeur en route pour la France, je résumerai en quelques mots toutes les critiques des universités américaines que j'ai lues ou entendues en Amérique, en disant que la plupart des vices de l'éducation américaine proviennent d'une confusion d'idées. Elle consiste à appliquer à l'esprit, à son éducation et à sa culture, des criterions purement quantitatifs et des mesures de temps et d'espace. Je suis sûr de me faire comprendre en citant, à titre d'exemple, la lettre qu'un étudiant du Middle-West américain adressait naguère à son professeur au sujet de sa thèse de licence:

« Cher maître,

« Ma famille est venue me visiter l'autre jour, et j'ai été obligé d'être avec elle tout le temps. Je me sens très fatigué et puis à peine me tenir debout, cependant j'ai travaillé scrupuleusement à ma thèse pendant ce dernier mois. Vous la trouverez ci-incluse. Comme je dois quitter la ville dans deux semaines *et qu'il faut absolument que j'aie mon diplôme avant mon départ*, je vous prie d'y jeter un coup d'œil et de me la renvoyer afin que je la fasse recopier à la machine à écrire.

« Votre dévoué

..... »

En présence de ce surmenage, je me rappelai la préparation de nos mémoires ou leçons de Sorbonne, les semaines passées à faire des recherches, les visites dans les bibliothèques, l'ennuyeux mais indispensable travail de trouver des références et des autorités, la recherche de documents nouveaux, l'effort personnel surtout pour donner à de simples faits une valeur et un aspect vraiment humains, pour y ajouter, si possible, l'intérêt du style et de la tournure littéraires, enfin, ce sentiment non pas de hâte mais de respect et d'enthousiasme nécessaire à la création d'une œuvre consciencieusement accomplie. Tout cela n'aurait pu se faire sans un détachement temporaire des choses pratiques et des besoins mercenaires. Il y a là un démenti donné aux préjugés de notre modernisme; il n'y a pas là une occasion de s'enrichir à toute vitesse et à tout prix, mais plutôt une maturité lente à venir et un

accroissement naturel, comme d'une graine qu'on laisse pousser selon ses propres lois sous une affectueuse surveillance.

Je crois fermement que la quantité fait beaucoup de mal à la qualité dans la véritable éducation. La rapidité vaut après tout mieux que la routine, et faire vite ce que nous voulons faire, pourvu que nous le fassions bien, est probablement ce que nous entendons par l'efficience. Mais le véritable esprit des études, sur lequel on me pardonnera d'insister, peut nous être utile pour résoudre le problème. Nous voulons des résultats pratiques et du rendement. Nous voulons obtenir un maximum de résultat dans un minimum de temps donné, car « le temps c'est de l'argent ». Mais ne faussons point pour cela l'idée véritable de la culture. L'enrichissement à toute vitesse n'est pas le fait du scholar. Cette erreur pitoyable d'appliquer à la culture les criterions des affaires a été démontrée par un citoyen de la Californie, Jack London, dans son roman « *Martin Eden* ». Vous connaissez l'histoire de ce jeune ambitieux qui voulait arriver à la fortune par le chemin de la littérature. Martin Eden aimait les livres; il voulait en écrire, non point par amour de l'art et pour les joies de la création artistique, mais pour s'enrichir à tout prix. Martin Eden n'avait pas d'âme, mais des muscles et de la volonté, et il se mit à faire de la littérature avec toute l'énergie d'un Surhomme de Nietzsche. Il s'appliqua à écrire des livres comme on construit des ponts et

des chemins de fer; et il avait, de plus, le génie de la réclame. Contemplez-le dans son bureau qu'il appelle son « bagne » — quelque part dans la ville de San Francisco. Eden ne dormait que cinq heures, et en travaillait dix-neuf heures par jour. Plutôt que de perdre un instant, il préférait perdre son âme. Il épinglait à son miroir la liste des mots et des expressions qu'il voulait apprendre par cœur en se faisant la barbe. Il n'oubliait jamais ses leçons quand il faisait sa popote ou quand il lavait sa vaisselle. Afin de s'enrichir, notre moderne Martin Eden eut recours au moyen classique : il prit l'imitation pour le génie. Des livres et des romans d'un sou il tirait tout ce qu'il pouvait faire passer comme étant de son propre cru. Un livre pour Eden n'était plus une chose capable de procurer du plaisir intellectuel, c'était une carrière, une mine, un puits de pétrole. Comme il le disait lui-même, « en dépeçant le beau, il pensait pouvoir se l'approprier et le recréer pour lui-même ». Cela ce n'est pas de la culture, c'est de la culture pour rire et du bluff. Vous savez d'ailleurs que Martin Eden échoua misérablement, et qu'à la fin du livre, incapable de subir son sort, il se jeta à l'eau juste au moment où il allait atteindre son but.

Pour porter remède à tous ces défauts il importe d'avoir le véritable esprit du scholar. L'étudiant américain n'est pas seulement la victime de son milieu, il est aussi en grande partie la victime de l'excès de système et de méthode. Aucun pays ne

possède de liberté plus grande que l'Amérique; nulle part l'étudiant n'y est plus jaloux de sa propre initiative. Mais comment se fait-il que dans des cas si nombreux l'élève soit si passif en classe, si lent à accepter ses responsabilités personnelles ? Serait-ce, comme le remarquait l'ouvrier de Brieux, parce que l'étudiant américain est aussi la victime d'une belle machine sans merci? Né au pays des braves, dans la patrie de la liberté, il habite un monde de lois, de devoirs, de tâches à faire et de règles. Alors que l'étudiant européen devient majeur et débute réellement dans la vie en entrant à l'université, l'étudiant américain y reste un esclave et un mineur. Il a la liberté la plus complète en dehors de l'université; mais sur le terrain de l'*Alma Mater* on dirait vraiment un prisonnier. Il doit se mettre au ton du lieu, il doit vivre selon les traditions et les rites de sa promotion, de son club, de son équipe, et quand il aborde les études, il se trouve enchaîné de tous côtés par des « fais ceci », « ne fais pas cela ». Son éducation n'est pas un déjeuner à la carte; tout lui est servi d'après un ordre établi, et toute l'étiquette de la table d'hôte qu'on lui présente est arrangée sans qu'il soit consulté. On lui dit quels livres il lui faut lire, ainsi que le nombre de pages à avaler — tout est réglé d'avance. L'attrait de l'inconnu est trop souvent absent de son programme d'études. Non seulement lui indique-t-on les livres et le nombre de pages à lire, mais on lui dit encore comment il doit s'y prendre, et même, dans certains

cas, on lui déclare qu'il n'y a qu'*une* façon de s'y prendre. De même qu'il est l'esclave de la quantité, il est en danger d'être celui du système. Le nombre de pages à lire n'égale en quantité que celui des épreuves et des expériences systématiques auxquelles on le soumet. Il y aurait pour l'observateur le plus froid quelque chose de beau et d'héroïque dans cette discipline si courageusement acceptée, dans cette belle égalité d'âme, dans cette probité de sportsman, si elle était acceptée avec plus de conscience et de discernement.

A ces défauts opposons le véritable esprit et l'idéal du scholar. Aucun mot n'a autant besoin d'être exactement défini. Impossible de l'expliquer sans remarquer que chaque siècle lui attribue un sens et une définition spéciaux. Quelle que soit cette définition, nous sommes frappés par la particularité suivante. Si les défauts et les dangers décrits plus haut ne sont pas entièrement imaginaires, le scholar serait le seul qualifié pour y porter remède. Si le mouvement, la vélocité, l'excès de fluidité et de vitesse, l'impatience, si tous ces sacrifices aux fausses idoles de la Quantité sont des indices du temps présent, nul n'est mieux qualifié que le scholar pour les réformer.

La qualité, la stabilité, la sérénité, le calme et la pondération sont les modèles et l'idéal du scholar. Bien qu'il ait pu, dans le passé, être enclin à l'éclectisme omnivore d'un Pic de la Mirandole, d'un Rabelais ou d'un Érasme, il s'est transformé assez

vite, depuis, en un homme de goût, en un connaisseur en matière de savoir, en un homme qui recherche avant tout la culture la plus raffinée. La qualité, voilà son mot d'ordre, non pas d'après les dires de la réclame, mais d'après un sens critique renforcé par la tradition. Est un scholar quiconque après des comparaisons minutieuses et un choix judicieux arrive à cette haute vertu qui s'appelle la faculté d'appréciation. Une intelligence non dénuée d'imagination, un commerce constant avec les plus grands esprits de tous les âges, voilà les moyens d'atteindre au but. On peut dire du scholar comme du gentleman qu'il n'est jamais pressé, non par paresse, mais par goût, par conscience et parce qu'il est amateur de la perfection. Au pays du scholar on ne lit pas le samedi après-midi le journal du dimanche. On y suit l'avis d'Emerson : « Si tu tiens à savoir ce que personne ne sait, lis ce que tout le monde lit aujourd'hui *dans exactement un an*, et tu seras un puits de science et de réflexions inattendues. »

Nous vivons dans une ère de pluralisme, mais où beaucoup de gens aspirent à l'unité. Concilier monisme et pluralisme, voilà l'art et la fonction du scholar. Il aime les choses en elles-mêmes, mais il les voit dans un rapprochement constant. Il les voit dans leur ensemble et les réduit ainsi à l'unité. Il est l'oiseau rare dont Platon nous a dit : « Montrez-moi l'homme qui sait combiner l'un avec le multiple, et je suivrai ses pas comme s'il était un dieu. »

Comme Platon tel qu'il est défini par Emerson, le scholar sait aimer l'illimitable, bien qu'il soit amoureux des limites. Notre monde est un monde où l'attention est dirigée de préférence sur quelques points seulement afin d'atteindre à plus de résultats. De là le danger de la myopie intellectuelle. Les spécialistes nous sont nécessaires, plus que les dilettantes, mais nous voulons que nos spécialistes soient éclairés, clairvoyants, et capables d'envisager plus d'un problème à la fois. Le scholar vit en dehors du temps et de l'espace. Ses regards sont un projecteur lumineux fouillant la nuit des siècles. C'est un traditionnaliste et un évolutionniste consciencieux. Nous vivons tous du passé et nous profitons de ses inventions et de ses découvertes sans nous en rendre bien compte, mais le scholar est le seul qui reconnaisse cette dette et qui la repaie en les admirant et en citant le passé. Deux tendances dominent son esprit : l'une, qui est l'appréciation du présent; l'autre, qui est la plus grande vénération pour le passé. Cependant, ce n'est pas un esclave. L'intelligence lui donne son détachement, sa centralité, sa liberté d'esprit. Il est méthodique, il peut être systématique s'il le veut, mais il demeure impartial et tolérant. Il sait voir les choses sous toutes leurs faces. L'esprit du scholar est un esprit de sociabilité. Il n'est jamais isolé; son œuvre s'accomplit en collaboration avec les plus belles âmes de tous les temps. Ses découvertes ne lui appartiennent pas exclusivement, elles s'orientent vers l'ave-

nir et sont étroitement liées au passé. L'esprit du scholar, le scholarship, n'est rien autre que cette conscience heureuse et profonde des relations et les dettes réciproques entre toutes les sciences, sans égard ni au temps ni au lieu. En quelque lieu qu'habite une grande âme occupée à chercher la vérité, elle est la compagne du scholar. Celui-ci, de plus, est un spécialiste suivant sa propre méthode, mais il est capable de voir plus loin que son objet, et il cultive la science pour la science. Il vaut mieux être un dilettante qu'un piocheur à esprit étroit, mais le scholar n'est pas un dilettante. Le savoir n'est pas pour lui un vain ornement, une excuse pour vivre oisivement une vie exclusivement consacrée aux formes et aux couleurs. Le vrai scholar cherche l'élément humain de la connaissance. Dans les livres ce qu'il aime ce sont les hommes, la nature, et l'Esprit Universel. Il est amoureux des livres, qui sont pour lui l'image du monde, comme le monde est l'image de ses livres. Le scholar est né platonicien, idéaliste, mais il préfère rapprocher l'idéal et la réalité en une comparaison étroite. Pour lui, science veut dire culture dans l'acceptation la plus large du mot. Pour lui encore culture signifie enrichissement constant de l'esprit. Pour le scholar l'esprit existe véritablement : union harmonieuse de toutes les facultés intellectuelles, mémoire, imagination, affection, sous la surveillance d'une intelligence pénétrante et vive. Pour lui l'élément artistique ne se dissocie pas de

l'élément humain. Il recherche les lumières comme un autre chercherait des œuvres d'art et des ornements pour en décorer sa maison. Le scholar, de son côté, aime que son logis intellectuel soit en bel ordre. Il aime à penser à des livres, à des personnes qui lui sont sympathiques par leur belle âme ou leur jugement. Il se sent attiré par tout ce qui a du caractère et de l'expression. Il est optimiste; il peut dire avec Montesquieu interprété par Emerson : « Il n'y a pas une heure d'irritation qui à la réflexion ne puisse être dissipée par quelques moments passés dans la bibliothèque. » Le scholar sait être modeste. Il croit qu'il faut beaucoup étudier pour savoir un peu. Il est sociable, il est courtois. C'est un gentleman et un homme du monde. Quelque grandes que puissent être ses connaissances, il ne les étale pas. Il est capable de reconnaître la science d'autrui et de s'effacer devant ceux qui sont plus savants que lui. Être gracieux, aimable, noble, spirituel, généreux, ouvert, voilà l'idéal du scholar. Quelque naturelles que paraissent ses vertus et ses qualités, elles sont pour lui moins un don de la nature que le produit de la culture. La nature cultivée, la culture rendue naturelle, lui sont agréables. Platon, Cicéron, Montaigne, Voltaire, Goethe, Matthew Arnold, Ruskin, Anatole France, voilà ses maîtres et ses modèles. L'enthousiasme pour la culture est la marque du scholar. Il est jaloux de brûler de cette flamme précieuse dont parle Walter Pater, pourvu qu'elle soit allumée non

pas sur l'autel du dilettantisme, mais sur celui de l'humanisme.

Voilà l'idéal du scholar tel qu'il se présente à notre monde moderne pour remédier à ses plus grands maux et pour réformer quelques-uns de ses vices.

Vie et Culture sont inséparables. Je viens d'exposer quelques-uns des contrastes et des contradictions entre notre modernisme et l'idéal du scholar. La culture et le scholarship ne sont pas en harmonie avec une réclame effrénée. Le scholar est un piètre agent de publicité. Il évite les superlatifs : « le plus grand », « le plus gros », « le plus rapide du monde », ont peu de sens pour lui. Il hésite même à se servir de l'expression « le meilleur du monde », parce qu'il ne faut point en parler au hasard, parce que c'est une question de découvertes, d'appréciation, d'examen vigoureux et de comparaison de modèles. Le scholar hait le bruit, la précipitation, le grégarisme, le dogmatisme, l'étroitesse d'esprit, l'excentricité. Pour mettre la touche finale au portrait, le scholar est désintéressé. Jaloux de faire son travail et de le faire bien, il ne s'impatiente point des résultats. Il s'approprie le mot de saint Augustin : « Ama et fac quod vis », que je prends la permission d'interpréter : « Aime ce que tu fais et fais bien ce que tu veux faire. » C'est pour lui, en matière de science, le chemin le plus sûr vers l'efficience et le rendement.

Je laisse à mes lecteurs le soin de décider jusqu'à

quel degré et par quels moyens les défauts de l'étudiant peuvent être guéris par les efforts du scholar. Le scholarship n'est après tout qu'une sensibilité, une sympathie et une souplesse d'esprit délicates, une vie seconde et intérieure pour une âme heureuse et harmonieuse. Toute la vitesse, toute la vélocité, toute la rapidité dont le scholar refuse le monopole au monde extérieur, sont accueillis par lui, et il en jouit en lui-même. La vie, l'action, l'initiative, l'ardeur au travail, l'enthousiasme, sont les vertus que l'étudiant peut recevoir du scholar, s'il en a besoin. Pénétré de cet esprit, l'étudiant se dirigera de lui-même vers certaines époques et certains pays où il trouvera la pondération, la fermeté, la fixité, la spiritualité, la sagesse et la beauté. Nous connaissons le monde de la pluralité; l'étudiant aidé par le scholar trouvera le pays de l'unité. Si l'on me demandait de donner une définition de la vraie éducation, je dirais qu'elle consiste dans ce que je viens de suggérer. A mon avis, l'éducation n'est que le passage de la quantité à la qualité, du multiple à l'un, de ce qui est en dehors vers ce qui est en dedans, de la nature et des choses à l'homme. Comment l'Université peut se prêter à cet idéal, comment elle peut y conformer son programme d'études et ses règlements, je n'ai pas d'autorité pour le décider. Mais je ne pense pas me tromper en avançant que notre éducation supérieure n'atteindra à ses véritables fins qu'autant que l'esprit du scholar et la véritable culture pénétreront la science et la

spécialisation pour former un tout inséparable. Science sans conscience n'est que mal à l'âme, disait François Rabelais il y a plus de trois cents ans, et Montaigne ajoute que les plus belles âmes sont les plus universelles. La systématisation, la spécialisation, la quantité, la vitesse, l'esprit pratique, tout cela nous est familier. Mais l'esprit souffle où il veut, et après tout il est le maître de sa destinée.

Le scholar, je l'ai dit, est un optimiste; il a toute confiance dans l'avenir de l'enseignement, et de la culture dans ce grand pays, la patrie de Channing, d'Emerson, de Theodore Parker, de Lowell, de William James, d'Horace Mann, d'Henry Adams, de Royce et de bien d'autres, types superbes d'humanité, grands caractères, personnalités bien tranchées, citoyens des États-Unis et du monde, hommes d'une large culture, d'une intelligence pénétrante, d'un sens moral éclairé, à la fois réalistes et idéalistes, pluralistes et monistes, contemplateurs et acteurs, tous contribuant efficacement au bonheur du monde.

III

« LITTÉRATURE COMPARÉE » ET « LITTÉRATURE GÉNÉRALE » AUX ÉTATS-UNIS

PAR

FRANK L. SCHALL

Il y a quelques mois, il prit fantaisie à Frédéric Lefèvre, maître dans l'art difficile de l' « interview d'idées », d'aller assister à un cours en Sorbonne. Car il en avait à M. Paul Hazard, bien connu pour avoir fondé, avec M. Fernand Baldensperger, la *Revue de Littérature Comparée*. M. Hazard, on le sait, est un de nos jeunes maîtres les plus appréciés, tant en France que dans les Amériques, ou il pérégrine volontiers.

La leçon avait trait à quelque aspect du romantisme. M. Lefèvre sortit fort édifié de l'amphithéâtre, avec le docte professeur, qu'il accompagna jusque chez lui, et dont il vit même, dans leurs boîtes, les redoutables jeux de fiches...

Il n'était pas sans connaître les excellents tra-

vaux de sa victime d' « Une Heure » sur l'histoire des relations littéraires entre Italie et France. Il les considéra même tout soudain comme si nouveaux, comme si révolutionnaires, qu'il ne craignit pas, au titre même de son article du samedi suivant, de représenter leur auteur comme l' « Inventeur de la Littérature Comparée ».

Beaucoup de lecteurs des *Nouvelles Littéraires* (ils sont, dit-on, plus de cent mille!) ne bronchèrent sans doute pas. Gageons que, parmi les comparatistes fort surpris, M. Hazard lui-même fut le plus stupéfait. Car, quelle que soit l'incontestable originalité de ses recherches littéraires, quelle que soit la considération dont il jouit fort justement parmi ses collègues, il est évidemment erroné de le désigner comme l'inventeur d'une discipline internationale à l'origine de laquelle nous associerions bien plus justement, ne fût-ce que pour des motifs purement chronologiques, les noms de ses aînés, le regretté Joseph Texte, et Fernand Baldensperger.

Et encore supposons-nous, pour les besoins de la cause, que la littérature comparée, où semble depuis quelques années briller la France, est effectivement née en France... Mais est-ce prouvé? Et tel Allemand, voire G. Brandès, n'aurait-il pas quelques titres d'importance à faire valoir, si l'on veut absolument que la littérature comparée ait, comme la « belinographie » ou la machine à compter, son « inventeur »?

Sachons gré, en tout cas, à M. Lefèvre de nous

donner un témoignage aussi éclatant de la méfiance qu'observe souvent le monde des pures lettres françaises vis-à-vis de la besogne accomplie par des professeurs, dans l'ordre de l'histoire littéraire, depuis une trentaine d'années. Car assurément, si M. Lefèvre avait connu, ou du moins bien connu, *Les origines du Cosmopolitisme Littéraire* et *Goethe en France*, il eût été un peu plus réservé dans ses assertions.

*
* *

Si un critique parisien aussi averti que M. Lefèvre se trompe aussi ingénument quand il lui arrive de parler « littérature comparée », on pardonnera à un universitaire français, qui confesse non moins ingénument cette erreur commise par son compatriote, et sur qui retombe solidairement un peu de l'opprobre encouru, de signaler une double confusion qui s'est dès longtemps établie dans certains esprits américains en présence de cette expression défectueuse, maintenant consacrée par l'usage : littérature comparée (« comparative literature », « vergleichende litteratur »). Deux aventures personnelles éclaireront mieux, croyons-nous, la double méprise.

Il y a quelques années, au cours d'un entretien avec un étudiant « post-graduate » d'une grande université du Middle-West, M. X***, le hasard, ou plutôt la logique du discours, voulut que je mentionne le nom d'Ibsen pour lui-même. A quoi il

me fut objecté : « *Ibsen, but he belongs to Comparative Literature, does n't he?* »

Plus récemment, dans le bureau que met à ma disposition l'Université de Californie, et où viennent de temps en temps me consulter étudiants et étudiantes, l'une de ces dernières, Mlle X***, se présenta à moi avec une requête : ne pouvais-je lui suggérer un sujet de « *term-paper* » qui lui permît de faire valoir le « point de vue comparé » (« *the comparative point of view* »)? Car elle suivait un cours où son professeur lui avait sans doute expliqué ce qu'est, ou aspire à être, la « littérature comparée ». Fidèle à une vieille tactique, je me refusai à lui suggérer un sujet avant qu'elle m'en eût elle-même proposé un. Elle avait sans doute prévu ce refus préalable, car elle me révéla aussitôt le titre de son choix :

« *Could n't I compare Anatole France with Thomas Hardy?* »

Le premier étudiant, on le devine, avait entendu son professeur de « littérature générale » ou de « littérature comparée » parler d'Ibsen et de son influence sur le théâtre anglais ou européen. Ibsen relevait donc tout entier de la littérature comparée. Qu'il pût être étudié pour lui-même, cela ne lui venait guère à l'esprit.

Quant à la jeune « comparatiste », elle croyait évidemment que l'essence de la littérature comparée est de comparer, peu ou prou, bien ou mal, coûte que coûte, selon le mode académique ou tout autre, deux auteurs de nationalité différente, mais

de grandeur comparable (Anatole France a eu le prix Nobel, Thomas Hardy aurait pu, ou pourrait l'avoir : commune mesure de grande commodité!), sans se préoccuper autrement des rapports plus précis que l'histoire littéraire peut établir, ou se refuse à constater, entre eux.

En d'autres termes, il subsistait dans l'esprit du premier une confusion entre ce que l'on a coutume de nommer aux États-Unis « *General Literature* », c'est-à-dire l'étude *in se* des grands écrivains et des grandes œuvres, de valeur et d'influence universelles, et « *Comparative Literature* », c'est-à-dire l'étude des rapports de fait, sensibles et démontrables, qui existent entre deux œuvres, ou deux groupes d'œuvres, d'expression linguistique différente.

Mlle Y***, en revanche, croyait que, pour qu'il y ait problème de littérature comparée, il suffit d'instituer une comparaison, voire arbitraire et artificielle, entre deux auteurs qu'aucun lien certain ne rattache l'un à l'autre. Car elle ne s'était pas préoccupée une seconde, au préalable, de savoir s'il y avait eu quelque manière de contact littéraire, direct ou indirect, entre l'auteur de *Tess* et celui de *La Révolte des Anges*. S'il en était ainsi, un écolier que son magister prie de comparer Shakespeare à Ben Jonson, ou Racine à Corneille, ou Schiller à Goethe, aurait aussi le droit de se dire comparatiste.

*
* *

Il ne faudrait pas croire que tout le blâme de ces confusions d'idées doive retomber sur nos deux étudiants et sur leurs camarades d'erreur. La source en doit bien plutôt être cherchée dans la situation où se trouve aux États-Unis l'enseignement de la littérature générale et de la littérature comparée, le premier de ces enseignements étant fort ancien, tandis que le second est d'introduction assez récente et tend, dans certains cas, à se substituer à celui de la littérature générale. Il convient que nous les examinions chacun séparément.

I. — Littérature générale.

Nous ne savons guère en France, ou du moins nos lycées de garçons ne savent pas, et il n'importe sans doute pas que nos universités sachent, ce qu'est la « littérature générale ». Seuls nos lycées de jeunes filles, si nous ne faisons erreur, prévoient des cours consacrés à l'étude, dans la traduction, des grandes œuvres de la littérature mondiale, signées Eschyle et Virgile, Dante et Cervantès, Shakespeare et Goethe, Tolstoï et Tourguénieff.

Notre abstention presque complète est parfaitement défendable. Nous admettons que la culture générale, en matière de littératures européennes modernes, est chose avant tout personnelle, que les programmes scolaires doivent savoir se borner, et

que, s'il appartient au professeur de guider les lectures de l'étudiant dans les domaines respectifs du grec et du latin, de la langue nationale, et d'une, parfois de deux, langues étrangères, les chefs-d'œuvre des littératures slaves ou scandinaves sont décidément du ressort de l'étudiant individuel. Le prestige mondial d'Ibsen et de Selma Lagerlöf, de G. Hauptmann et de Tchekoff, est parfaitement suffisant pour que l'élève de première ou de philosophie se procure tout seul des traductions de leur œuvre et s'initie à leurs beautés s'il se sent une vraie vocation de culture européenne. Un des Français les plus profondément cultivés d'Amérique, archiviste-paléographe de la meilleure tradition, dont un destin bizarre a fait un maître de français élémentaire dans un petit collège ignoré du Minnesota, André Dreux, me contait un jour les heures éperdues qu'il avait jadis passées comme étudiant, devant sa table du Bouillon Duval, après la portion d'abricots à trente centimes, à dévorer *Guerre et Paix* dans la petite traduction rose de Ph. Reklam, et quelle était sa fringale de romans russes, malgré toutes les pressantes revendications de la paléographie, de la numismatique et de la diplomatique.

Il ne serait pas inexact de dire que la culture littéraire actuelle de la plupart des Français est semblablement une culture... de bouillon Duval, et j'entends par là une acquisition singulièrement noble et intelligente, irréductiblement personnelle, sur laquelle aucun enseignement officiel, aucun

souci de notes à prendre ou d'examen à affronter, n'ont imprimé le moindre sceau.

Le système américain est tout différent. Les grands classiques modernes du monde, non seulement ceux que nous avons mentionnés, mais d'autres encore, plus modernes, tel un Benedetto Croce, sont introduits, sous le voile transparent de traductions anglaises, dans les programmes de « *General Literature* » des grandes universités. A leur place chronologique, il va sans dire, par conséquent au plus haut bout de l'échelle qui commence, à sa base, par Homère et Virgile.

Ajoutons qu'il est encore des collèges et universités où un seul homme est chargé de dispenser cet enseignement aux « *juniors* » et aux « *seniors* ». Mais une tendance nouvelle, fort intéressante, se manifeste dans les grands centres universitaires : de plus en plus on semble se rendre compte de l'inconvénient qu'il y a à spécialiser, si l'on peut dire, un seul professeur dans l'étude forcément superficielle des chefs-d'œuvre de dix littératures, ou plutôt des traductions anglaises, bonnes ou mauvaises, de ces chefs-d'œuvre. Et nous ne sachions pas que le problème ait été nulle part plus heureusement résolu qu'à l'Université de Californie, où hellénistes, latinistes, italianisants, hispanisants, germanistes, slavistes, etc., sont mis à contribution pour un cours annuel de trois heures par semaine. Ce cours commence chronologiquement à la Grèce Ancienne pour aboutir aux œuvres

apparemment les plus durables de ces dernières années.

Autrement dit, on introduit très heureusement dans l'enseignement la méthode même qui a présidé à la composition d'œuvres comme *The Cambridge History of English Literature*, ou, plus récemment, *L'Histoire de la Nation Française*.

Quelques flottements d'opinion se dessinent bien encore parmi les professeurs participant, sous la haute direction d'un des leurs, à ce cours « coopératif » d'une si heureuse aspiration : doit-on découper la littérature générale en tranches horizontales ou en sections verticales, c'est-à-dire étudier le drame d'Eschyle à Ibsen ou Pirandello, le roman d'Homère à L. Reymont, ou considérer les grandes figures de la littérature grecque d'abord, puis de la latine, puis de la néo-latine de la Renaissance, passant ensuite successivement aux diverses littératures nationales? Doit-on insister sur les grands mouvements généraux, ou au contraire sur les personnalités et les œuvres de premier plan?

Mais peu importent, au fond, ces quelques divergences de vues ou ces hésitations : semblable cours doit son existence à une trop saine tradition et répond à un besoin trop fondamental aux États-Unis, à des habitudes d'esprit trop fortes pour être menacé dans son existence.

Il a d'ailleurs une utilité peut-être plus générale encore que celle, déjà si honorable, qui consiste à familiariser les seuls étudiants avec de grandes

œuvres ou de grands courants littéraires. Il permet aux éditeurs, qui savent pouvoir compter dans certains cas sur de grosses commandes scolaires, d'entreprendre plus tôt qu'en France la traduction rigoureuse et intégrale de tels chefs-d'œuvre étrangers. C'est ainsi que notre examen de cinquante bibliothèques de collèges ou universités américains a confirmé cette supposition — la popularité des contes de Tchekoff aux États-Unis est en bonne partie due à l'adoption préalable de cet auteur par les professeurs de « littérature générale » ou de technique du conte (« *short story* ») (1). Il n'est donc pas tout à fait inexact de prétendre que l'opinion universitaire aux États-Unis (et c'est un titre de gloire pour elle) guide jusqu'à un certain point l'opinion publique en matière de littératures étrangères modernes.

II. — Littérature comparée.

Entre « littérature générale » et « littérature comparée », nous l'avons donné à entendre, la distinction n'est pas toujours précise aux États-Unis. Il arrive que la seconde expression se substitue à la

(1) Il convient de ne point oublier qu'aux États-Unis le contact entre éditeurs et professeurs est très étroit. Combien de livres n'ont-ils pas été édités sur la déclaration préalablement faite par des « éducateurs » connus qu'ils répondaient à un besoin universitaire et allaient donc être sans tarder l'objet d'une assez forte demande?

première, dans certains programmes de cours, sans que la matière des leçons en soit très sensiblement altérée. Toutefois « *comparative literature* » évoque habituellement l'idée d'études plus avancées et semble avoir reçu la consécration du haut enseignement européen : de là, peut-être, son adoption par certaines universités. Parfois, en revanche, tels cours gardent leur étiquette traditionnelle de « *General Literature* », alors que la matière en serait désignée chez nous du nom de « Littérature Comparée ». C'est ainsi que, pour un agrégé français, M. Albert Guérard, l'université californienne de Stanford vient de faire revivre une chaire de littérature générale abandonnée depuis plusieurs années. Il se propose d'étudier, principalement en Angleterre, en France, en Allemagne et en Espagne, les manifestations simultanées ou successives de ce « réalisme scientifique » qui sévit en littérature dans la seconde moitié du siècle dernier, d'en rechercher les causes communes et d'en expliquer les manifestations souvent divergentes. Mais tout « comparatiste » qu'il soit et se propose de rester par sa méthode et ses préoccupations, il continuera de s'appeler « *Professor of General Literature* ».

Pour cette raison, et pour d'autres que nous allons examiner brièvement, il est fort difficile de se rendre un compte exact de la situation réelle des études de littérature comparée aux États-Unis.

Si nous ne considérons d'abord que l'enseignement de cette discipline, en laissant de côté pour

l'instant les travaux de cette nature auxquels s'adonnent les érudits américains, nous constaterons qu'il souffre davantage encore qu'en France de la difficulté avec laquelle il se laisse classer, du double point de vue des examens et des débouchés de la carrière universitaire, parmi les matières d'enseignement proprement dites.

Qu'on nous permette de nouveau un exemple concret, pour rendre bien sensible cette difficulté.

En 1912 le programme d'agrégation d'anglais comportait, entre autres grandes questions, celle d'Ossian et de l'Ossianisme. Strictement, il n'était question que de l'ossianisme en Angleterre. Mais comment en parler intelligemment sans connaître quelque peu ses formidables destinées européennes? M. Legouis, professeur en Sorbonne, avait si bien compris cela, qu'il pria M. Baldensperger de bien vouloir consacrer aux répercussions continentales de l'Ossianisme quelques leçons bénévoles dont pourraient profiter les candidats à l'agrégation. Si nous avons bonne mémoire, ces leçons ne furent pas aussi suivies qu'elles eussent dû l'être : c'est que l'utilitarisme immédiat des candidats flairait dans ces leçons supplémentaires un article de luxe dont ils pourraient à la rigueur se passer sans compromettre leurs chances de réussite à l'examen final.

Or les *crédits* sont à l'étudiant américain ce qu'est le *concours* pour l'étudiant français. Non seulement — grave inconvénient — les heures de littérature

comparée « prises » par l'étudiant américain ne mènent à aucune branche spécifique et étiquetable de l'enseignement secondaire, voire supérieur, mais elles ne sont pas toujours vues d'un bon œil par le « département » dont relève l'étudiant et sous la bannière duquel il conquerra son diplôme. Il semblerait en principe que la littérature comparée dût attirer à elle les meilleurs étudiants, ceux qui, possédant des connaissances suffisantes en plusieurs langues, peuvent étudier avec fruit l'influence de telle forme ou œuvre littéraire sur une forme ou œuvre littéraire étrangère. Or il n'en est rien. La classe d'étudiants recrutée est loin d'être la meilleure. Et nous ne voyons guère quelles circonstances nouvelles ou quels remèdes applicables pourraient amener une amélioration dans ce recrutement.

Il convient cependant d'ajouter que, dans le cadre des « départements » conventionnels : langues romanes, langues germaniques, langue anglaise, il se donne de nombreux cours qui, pour ne point porter l'étiquette « littérature comparée », n'en font pas moins une assez large place aux problèmes de littérature comparée. C'est ainsi qu'un séminaire du département français de l'Université de Californie (1924-25) a été tout entier consacré à la dette contractée par le romantisme français envers W. Scott et le Roman Terrifiant.

On sait qu'habituellement l'étudiant de français aux États-Unis est contraint à d'assez sérieuses études d'espagnol et d'italien. L'étudiant médiocre

ne tire sans doute guère profit de cette accumulation de matières linguistiques qu'il lui faut tenter de s'assimiler. Mais le bon étudiant retient au moins, de la dispersion du travail qu'il doit fournir en vue du Ph. D., une réelle facilité à lire chacune des trois principales langues romanes. Ajoutons qu'il sait l'anglais de naissance et a dû pratiquer la littérature anglaise. Voilà sa curiosité sollicitée de part et d'autre de diverses frontières littéraires ; il n'est donc pas surprenant que cette organisation américaine de l'enseignement des langues et littératures romanes ait été pour un Spingarn, et soit encore, pour quelques futurs comparatistes, une fort bonne école. Nous disons « pour quelques », parce que cet enseignement demeure, malgré un sérieux élargissement littéraire réalisé dans les dernières années, peut-être encore plus étroitement philologique que littéraire. Les bonnes monographies de quelque envergure et de quelque consistance sont encore rares. Mais les contributions de détail semblent se multiplier. Il est seulement regrettable que la bibliographie annuelle où la *Modern Language Association* donne la somme des livres et articles dus à des Américains ne comporte aucune rubrique de littérature comparée. Tel article traitant un cas d'influence italienne sur une œuvre anglaise est assez arbitrairement classé sous le signe *Italien*, alors qu'il pourrait aussi bien trouver sa niche sous le pavillon *Anglais*. En réalité sa vraie place est en un tiers lieu. Car la bibliographie trimestrielle de la *Revue*

de Littérature comparée pourrait utilement servir de modèle pour une rubrique spéciale de littérature comparée à ajouter aux rubriques *Anglais*, *Français*, *Allemand* et *Scandinave*, *Italien*, *Espagnol*.

Dans le même ordre d'idées, on pourrait aussi déplorer que cette bibliographie annuelle de la *Modern Language Association* ne prévoie même pas de rubrique *Slave*, alors que plusieurs professeurs russes aux États-Unis, et aussi quelques distingués Slavistes américains, publient chaque année des livres ou articles sur des sujets slaves dans *The Slavonic Review*, *The Romanic Review*, et autres périodiques érudits.

Un autre regret serait celui de voir presque tous les romanistes et germanistes américains se confiner systématiquement dans leurs groupes, philologiquement naturels, mais littérairement très artificiels, de langues romanes ou germaniques, et négliger si complètement ces études slaves qui fleurissent vigoureusement par toute l'Europe et qui sont de si grande importance pour l'examen des grands mouvements européens tels que classicisme, pseudo-classicisme, romantisme, réalisme, naturalisme, etc.

Mais, au terme de ces pages, que nous avons voulues aussi objectives et documentaires que possible, il est sans doute plus juste d'insister sur un fait notable : la tendance naturelle qui, dans ce domaine, comme dans les autres, semble porter les Américains vers le « team-work », vers le travail

en commun, vers l'association des efforts. Il semble que la contribution originale de l'Amérique à l'histoire littéraire doive être moins de produire des érudits individuels, se livrant, — à l'abri d'une méthode soigneusement éprouvée, — à des travaux rigoureusement personnels (comme c'est le cas de la France), que d'atteler diverses équipes à de beaux travaux de dépouillement collectifs et systématiques. Le programme des derniers congrès de la *Modern Language Association* est, à cet égard, d'une lecture très édifiante. Pour ne citer qu'un exemple, un groupe de jeunes professeurs, sous la direction du Dr. G. Sherburn, de l'Université de Chicago, se livre à une enquête approfondie sur les rapports entre littérature anglaise et littérature française au XVIII[e] siècle. « Arrière-plan » historique, social et économique, fluctuation de la mode, bibliographie des traductions, des adaptations, des imitations, des éditions anglaises publiées en France, dépouillement des revues, des manuscrits, état de l'enseignement du français en Angleterre et de l'anglais en France organisation des voyages et du tourisme d'un pays à l'autre, etc., tout est systématiquement prévu dans ce programme de recherches collectives, où la division quasi-géométrique du travail est la règle. Et je vois là, pour ma part, un des plus ambitieux efforts d'organisation du travail littéraire en commun qui ait été esquissé dans ces dernières années.

Là réside, nous le répétons, la contribution originale des États-Unis aux études qui nous inté-

ressent. L'Amérique a le génie du travail collectif. De là vient qu'elle est par excellence le pays des « conventions », des « congrès », annuels ou quinquennaux, nationaux ou internationaux.

Or, depuis bien des années, les comparatistes de tous les pays sentent le besoin urgent d'un congrès international de littérature comparée qui serait, sur le plan de cette discipline, ce qui a été le récent congrès international d'Histoire de l'Art sur le plan de l'Histoire de l'art, et au cours duquel ils pourraient confronter leurs méthodes et leurs résultats.

Pour que semblable congrès réussisse, a-t-on fait valoir, la participation de l'Allemagne est indispenpensable. Cela est trop évident pour qu'il vaille la peine d'y insister. Et c'est pour cette raison sans doute que l'Université de Strasbourg a été mise en avant de divers côtés comme le lieu idéal de semblables assises. En effet, existe-t-il au monde métropole universitaire aussi princièrement située aux confins de deux grandes cultures européennes? existe-t-il bibliothèque plus parfaitement bilingue? connaît-on ville à laquelle l'histoire ait réservé rôle aussi naturel, aussi noble, d'intermédiaire intellectuel entre deux peuples?

Mais on pourrait non moins justement prétendre que ce congrès de Littérature comparée, reconnu si indispensable, n'aura sa vraie figure et sa complète utilité que si les États-Unis y participent de tout leur effort et de toute leur expérience, de tout leur idéalisme de médiateurs internationaux.

Et on peut même se demander s'il ne serait pas bon, pour le plein succès de l'entreprise, que l'initiative de ce nouveau concile œcuménique partît du pays qui eut son *Journal of Comparative Literature* bien avant que la France ait pu fonder sa *Revue de Littérature Comparée*, du pays des admirables fondations Carnegie, Rockefeller, Guggenheim, véritablement internationales par leur but et leur action, de ce pays, enfin, dont les plus belles énergies sont si virilement tendues, depuis quelques années, vers un rapprochement intellectuel avec les nations européennes.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

ÉTUDES ET AVENTURES PATHELINIENNES (*Confessions d'un philologue*), par RICHARD P. HOLBROOK..... 1

L'ÉTUDIANT ET LE SCHOLAR, par RÉGIS MICHAUD 26

« LITTÉRATURE COMPARÉE » ET « LITTÉRATURE GÉNÉRALE » AUX ÉTATS-UNIS, par FRANK L. SCHALL 43

Imprimerie E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).

685 1

3 0081 011 525 510